

FRÉDÉRIC GRUET

L'art de creuser un trou

roman

nrf

GALLIMARD

L'ART DE CREUSER UN TROU

FRÉDÉRIC GRUET

L'ART DE CREUSER
UN TROU

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

C'était un village de montagne; et c'était là qu'ils avaient fait naufrage.

Ils ne se connaissaient pas; et pourtant, ils s'étaient reconnus car les naufragés se reconnaissent toujours.

Autour d'eux, des hommes couraient; parfois, ils rampaient; franchissaient des obstacles; et ils marchaient; et des geckos jetaient sur ce monde des regards aussi fixes qu'hallucinés.

Voilà des années qu'ils s'étaient installés dans ce village.

Les naufrages sont pour la plupart inconscients, volontaires.

Parfois, nous envoyons des bouteilles à la mer : ce sont les fantômes du passé.

Si on en croit le dictionnaire de l'Académie française, naufrage serait un nom masculin datant du xv^e siècle; il serait dérivé du latin naufragium, lui-même constitué à partir des termes navis, navire, et frangere, briser; au fil du temps, un second sens serait apparu, naufrage renvoyant alors à la ruine complète, au malheur qui fait tout perdre.

Naufrage est également un des termes les plus porteurs d'espoir de la langue française; comme renaissance; ou Phénix.

Dans ce village de montagne, il y avait des huttes en bambou; il y en avait quelques-unes en terre; il y avait de la poussière; au loin, on entendait des bruits sourds, des tirs de mortier, réguliers; et, tout autour, il y avait la jungle.

L'un de ces hommes était anglais; l'autre était français.

C'étaient des naufragés de la vie.

Noël

Il était né le 22 décembre 1967, à 12 h 33. Sa mère, fervente militante de l'originalité avant tout, avait choisi d'accoucher à domicile à l'aide d'une cuvette asiatique, d'une serviette africaine et d'un ami brésilien et n'avait réussi qu'à se faire transporter d'urgence à l'hôpital par deux ambulanciers parfaitement blancs. Il était donc venu au monde sur la route, toutes sirènes dehors.

« C'est d'ailleurs ce que je répons, mademoiselle, à ceux qui ne comprennent pas ma conversion au bouddhisme : étant né à tombeau ouvert, j'étais destiné à la religion de la résurrection. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

« Les médecins me déclarèrent prématuré. Ils me placèrent dans une couveuse artificielle. Durant les heures qui suivirent, je vis la mort de près. Bien entendu, je ne me souviens de rien. Je serais bien incapable de la reconnaître. Je suppose qu'elle portait une faux et une toge grise. Enfin, c'est ce sur quoi tout le monde s'accorde. »

(...)

Ce 22 décembre 1967 avait été un jour comme il y en avait tant, un jour ordinaire parfaitement anonyme, un jour lisse, sans faste, sans luxe et sans éclat au cours duquel il ne s'était absolument rien passé. Aucun livre d'histoire ne le mentionnait, la mémoire collective l'avait oublié depuis bien longtemps et les journaux de l'époque ne titraient que sur des banalités sans intérêt. Pour peu, et s'il n'était là lui-même de chair et de sang, on pourrait presque penser que le soleil, ce jour-là, avait omis de se lever. Alors certes, c'était l'année où Gnassingbé Eyadéma était arrivé au pouvoir au Togo. Suharto l'avait imité en Indonésie et le Biafra était entré en sécession. Mao Tsé-toung régnait d'une main de fer sur la Chine, la Sierra Leone voyait se succéder les coups d'État militaires et Modibo Keita entraînait le Mali sur la voie du socialisme. Ailleurs, la Namibie se révoltait, le Nicaraguayen Anastasio (« Tachito ») Somoza poursuivait la tradition familiale, la guerre du Vietnam battait son plein et il allait sans dire que la chute du rideau de fer n'était qu'une utopie. Quant à Stroessner au Paraguay et Artur da Costa e Silva au Brésil, ils continuaient sereinement leur œuvre sécuritaire.

« Qu'il y ait quand même eu, ce 22 décembre, des morts dont l'état de santé ne justifiait pas le décès, l'hypothèse paraît donc, mademoiselle, somme toute raisonnable. Mais rien de bien notable, ni de bien spectaculaire. En général, dans cette situation, les Américains parlent de *business as usual* et je crains donc que vous ne puissiez enrichir ma naissance d'une anecdote historique. Vous noterez néanmoins qu'à quarante-trois jours près, ma venue au monde aurait coïncidé avec la mort

de Che Guevara. Vous pourriez éventuellement romancer à partir de cette simultanéité ; mais encore une fois, tout ceci ne me regarde pas : vous avez carte blanche. »

(...)

La veille de ses vingt et un ans, il était allé consulter une astrologue. Après tout, s'était-il dit, si son avenir était vraiment inscrit quelque part, autant se tenir un minimum au courant, on ne savait jamais. Elle exerçait dans une roulotte blanche, garée en permanence sur un terre-plein central près du cimetière du Père-Lachaise. Sur les flancs avaient été dessinés une lune, un soleil et un lapin mangeant une carotte. Ce dernier dessin l'avait rassuré. Il l'avait trouvé sympathique. Il était donc entré. Elle lui avait demandé sa date de naissance puis avait déployé une carte du ciel sur une large table ronde. Elle avait tiré des traits, dessiné des figures géométriques. Au bout de quelques minutes, elle lui avait appris qu'il devait remercier celui en qui il croyait, ou au moins la bonne étoile s'il faisait partie de ces gens modernes qui ne croyaient plus en rien : un sixième du dernier quartier, c'était une belle phase de lune.

« Depuis, mademoiselle, je m'en contente : tout le monde n'a pas la chance d'avoir une belle phase de lune. Le 22 décembre 1967 n'est donc pas une si mauvaise date. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

Il n'avait donc pas un an lorsque, selon une légende tenace, le monde se serait libéré. Enfant, sa mère lui en

avait souvent parlé : il y avait les mégaphones crème, les drapeaux rouges, les pavés marron, les policiers bleus, les arbres verts. Elle répétait sans cesse que naître six mois avant la grande libération, c'était un signe. Un signe de quoi? Elle ne l'avait jamais précisé. Elle ne s'enflammait pas au-delà du raisonnable, ne lui prédisait pas un destin de libérateur des peuples, de pourfendeur de l'ordre moral ou de fossoyeur final des derniers us judéo-chrétiens (sans doute mesurait-elle tout le ridicule qu'auraient revêtu de telles affirmations), mais il sentait bien que pour sa mère, Mai 68, c'était quelque chose.

« Mais je dois vous l'avouer, mademoiselle : pour moi, Mai 68 n'a jamais rien signifié. J'aurais pu naître six mois avant l'arrivée du cirque Barnum sur la place centrale du village pyrénéen d'Etsaut que cela aurait été la même chose. Je vous propose donc de ne pas vous y attarder, même si une allusion rapide ferait très certainement plaisir à ma mère. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

« Notez bien que je ne veux manquer de respect ni au cirque Barnum ni à Etsaut. Il s'agit seulement d'une image.

— Je l'avais bien compris. »

(...)

« Ma mère s'appelle Liberté... Liberté Simoncini. Elle a conservé son nom de jeune fille malgré son mariage, du moins dans les faits si ce n'est officiellement. »

(...)

« Oui, mademoiselle, Simoncini est effectivement un nom corse. »

(...)

Les Simoncini avaient élevé deux garçons et trois filles. Le plus jeune des garçons avait été adopté à l'âge de cinq ans suite à l'accident de voiture qui avait coûté la vie au frère de son grand-père. Il n'en savait pas plus. Il n'avait jamais vraiment connu ses oncles et tantes. Sa mère ne les fréquentait pas. Au total, passé sa dixième année, il ne les avait rencontrés qu'à deux ou trois reprises, aux enterrements (ils n'étaient pas conviés aux mariages). Il ne se rappelait même pas la totalité de leurs prénoms. Il était certain qu'il y avait une Jeanne et un Frédéric. Il pensait que la seconde fille s'appelait Christine; peut-être Benoît pour un des autres garçons; ou Serge. Dans leur enfance, ils habitaient une maison à trois étages de la périphérie de Fontainebleau. Quelques minutes les séparaient de la forêt. Sur les photos de l'époque, ils portaient des serre-tête, des chemises à petits carreaux, des polos vert bouteille, des bermudas bordeaux et des chaussures bateau.

« Je ne pense donc pas, mademoiselle, que mon grand-père ait attaché une réelle importance à ses origines corses; pour le folklore peut-être, mais c'est bien tout. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

« Reconnaissez cependant, mademoiselle, qu'il est également peu commun d'être né le 8 mai 1945. »

(...)

À la guerre avait succédé une période redoutable : l'Armistice. Il y avait les bons ; il y avait les méchants ; et dans ces grandes heures manichéennes de l'Histoire où le gris devait coûte que coûte devenir blanc ou noir, la débrouillardise ne suffisait plus. Pour assurer la pérennité de sa famille, son grand-père avait donc pris deux initiatives. Tout d'abord, il avait débaptisé son aîné : Friedrich s'était transformé en un plus raisonnable Frédéric. Mais c'était la naissance de sa première fille qui les avait définitivement sauvés : le 8 mai 1945, pas un jour avant, pas un jour après, à croire que l'esprit d'à propos, qui avait toute sa vie si cruellement manqué à sa mère, avait été entièrement consommé durant ce premier jour béni entre tous. Le prénom avait été tout trouvé : Liberté. Pour la mesure (car il faut tout le temps suivre la mesure, comme dans les fanfares), son grand-père avait fait savoir à qui de droit, c'est-à-dire à la terre entière (on n'est jamais trop prudent), que ses deux prochains rejetons s'appelleraient Égalité et Fraternité. Il avait pensé que cette initiative ferait oublier bien des choses. Et il avait eu raison. C'était d'ailleurs étonnant tout ce que les initiatives pouvaient faire oublier comme choses.

« Inutile de dire, mademoiselle, que des quatre enfants qui naquirent après guerre, aucun ne porta ces patronymes. Mais l'essentiel n'est pas là. Pour être tout à fait complet, je ne m'entendais pas avec mon grand-père, pour de multiples raisons. Je préférerais donc que vous ne le mentionniez pas.

— Je ferai comme vous le souhaitez. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

Sa grand-mère portait en permanence une perruque Mamie Nova. C'était une brave femme qui, comme la majorité des épouses d'officier de l'époque, excellait dans la trinité féminine : le ménage, les enfants, le drapeau. C'était d'ailleurs dommage : elle était beaucoup plus intelligente que son mari.

« Mais elle repose aujourd'hui entre six planches de chêne, au fond du cimetière de Fontainebleau. Elle occupe la troisième tombe de la quatrième rangée à l'ouest de l'angle nord-est. Elle ne doit pas être bien fleurie. Je ne vois pas ce que l'on peut ajouter d'autre. »

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

L'homme s'exprimait d'une voix posée, claire, d'un ton monocorde. Il avoisinait la cinquantaine. On lui en donnait dix de moins. C'était un de ces êtres à l'allure noble, mais fluets de naissance, que la nature semblait avoir destinés aux études. Tout, absolument tout, renvoyait chez lui à l'intellectuel, au scientifique, au col blanc, au spécialiste des tableaux noirs et rien ne paraissait plus saugrenu que de l'imaginer un outil à la main. Déjà fin à l'adolescence, son corps s'était encore aminci sous l'effet d'une sobriété de circonstance : ses joues s'étaient creusées, ses épaules avaient perdu la maigre musculature affichée du temps de leur splendeur et on pouvait difficilement dire laquelle de ses articulations était la plus osseuse. L'extrême pâleur de sa peau, fruit non seulement de la nature mais également de sa propension à éviter le soleil, restait un cas unique au sein de ces montagnes. Une taille respectable (un mètre quatre-vingts) renforçait cette impression de fragilité physique.

(...)

S'il faisait en sorte de se fondre dans le décor, il n'en conservait pas moins les nécessaires signes de transgression : il appartenait à l'aristocratie intellectuelle du camp et il voulait que ça se sache. (Et ça se savait.) À l'austérité de chemises militaires en soie soigneusement rentrées dans des pantalons kaki répondaient des lunettes aux épaisses montures noires, deux scorpions copulant pour l'éternité dans un bracelet en faux jade et une montre certes bon marché mais au pimpant technologique incontestable. Pour impressionner les foules, il portait en permanence autour du cou une sacoche en cuir mal fermée d'où dépassaient de mystérieuses reliures. Il dissimulait mal son crâne rasé sous un fichu vert pomme, taillait ses ongles au millimètre et le temps n'avait, semblait-il, aucune emprise sur sa barbe de trois jours. Sa voix, elle-même, paraissait empreinte de magie : ignorant les variations d'intonation que produisent d'ordinaire les émotions, elle conservait en permanence une teinte agréable et ferme, feutrée, mâtinée d'un léger accent français. Si on ajoutait un front haut et une gestuelle à la théâtralité maîtrisée, on aboutissait au portrait d'un de ces charlatans de l'Ouest américain qui vendaient aux âmes simples les lotions les plus miraculeuses.

(...)

Peu connaissaient le nom de Noël Sixte. La majorité l'appelait « celui qui sait », « l'étranger qui guérit », le « docteur ». Si à ses débuts il n'avait dialogué que par gestes, il avait fini par maîtriser correctement les principaux dialectes locaux. Bien plus, grâce à son oreille musicale, il comprenait maintenant les accents les plus

disparates. Quelles que fussent la blessure ou la maladie, son regard restait à l'image de sa voix : il ne laissait rien transparaître ; et cette indifférence de l'homme blasé pour qui le mal n'a plus de secret en impressionnait plus d'un. Dans les zones les plus pauvres du camp, on lui vouait un véritable culte. Son aura équivalait à celle qu'une littérature conférait aux sorciers indiens ou africains. Certains matins, sur le pas de sa porte, il lui arrivait ainsi de découvrir dans une corbeille d'offrande bouddhique une grappe de ces petites bananes jaunes si typiques de la région. Il en était friand.

(...)

Noël Sixte n'avait pas que l'allure d'un médecin compétent : il l'était. Dans ces montagnes, nulle science n'égalait la sienne. Il y avait accompli plus d'un miracle. (Enfin, à Paris, ils n'auraient pas été considérés comme des miracles, mais là-bas, avec cet équipement, ils dépassaient de loin tout ce qui avait été vu jusqu'alors.) Qui-conque en doutait n'avait d'ailleurs qu'à lever les yeux. Une fois habitué à l'obscurité, on distinguait en effet derrière son bureau, accrochée au mur, une feuille de papier aux bords jaunis ; quelques efforts supplémentaires et l'on découvrait que le cadre était formé d'un plastique bordeaux et que quatre mots se détachaient nettement : « diplôme spécialisé de neurologie ».

(...)

Dans ce monde, il est cependant une généralité : le diable se cache dans les détails. Et le portrait de Noël Sixte n'échappait pas à cette règle : le diable, chez lui, c'était bien dans les recoins qu'il se terrait. Alors, bien

entendu, il fallait être perspicace. Ils ne sautaient pas aux yeux ces détails, et le charisme du personnage courait à les masquer. Mais quand même... Oui, quand même... Mieux, une fois connue, l'évidence sautait aux yeux : il y avait un monde entre un médecin de bonne famille et ce thérapeute des routes et du hasard qui tenait d'ailleurs plus du hasard que des routes. Il n'était pas que ce praticien savant, calme, posé et sage qu'il voulait laisser paraître. Deux détails, notamment, le trahissaient : d'une rencontre musclée dans un bar de Chiangmai, il avait gardé un nez déviant légèrement sur la gauche, tandis qu'une épaisse cicatrice ornait le dos de sa main droite. Cette dernière la traversait de part en part et n'était pas comme on aurait pu le croire une conséquence de sa vie aventureuse : à deux ans, il était tout simplement passé au travers de la table de salon en verre de sa mère.

(...)

Il s'appelait Noël et n'était pas né le jour de Noël. Quatre jours trop tôt, il était arrivé quatre jours trop tôt et ses parents, à leur manière, le lui avaient bien fait comprendre. (La patience, mon fils, la patience... Dans la vie, il faut être patient.) C'était d'autant plus étrange qu'ils n'avaient rien de grenouilles de bénitier. Tous les 24 décembre, à minuit, ils se donnaient en représentation devant ses grands-parents maternels : deux génuflexions, un alléluia, une communion et leur quota religieux annuel était consommé. Lui-même n'avait pas poussé les études bibliques au-delà du baptême. Il ne comprenait donc pas l'obsession de ses parents pour le jour de Noël.

« Mon prénom reste l'un des mystères de ce monde... mais comme je ne pense pas que ce soit le seul, je vous propose que là encore, nous ne nous y attardions pas. »

La jeune femme demeurait silencieuse.

« De toute façon, on ne choisit pas son prénom, n'est-ce pas ?

— Oui, on ne choisit pas son prénom.

— Vous vous appelez Géraldine ?

— Géraldine Allais.

— Un prénom sympathique, mademoiselle, extrêmement sympathique.

— Je vous remercie. »

(...)

Sa mère l'avait longtemps considéré comme la merveille de sa vie. D'ailleurs, malgré tout ce qui s'était passé, certainement le considérait-elle encore ainsi. Il était son seul enfant. Non pas qu'elle n'eût pu en avoir d'autre, sa fertilité n'avait jamais été sujette à discussion, mais dans le milieu des familles catholiques bellifontaines, où le commun féminin était de se retrouver matriarche d'une colonie de vacances, cette maternité unique avait été sa manière à elle de se montrer originale.

« Elle n'aurait qu'un seul enfant, et le faisait bien savoir. Elle ajoutait que c'était son droit le plus strict, que les critiques devaient être envoyées au bon Dieu vénéré des Simoncini, que nous arrivions de toute façon à une époque où la terre ne pourrait bientôt plus nourrir tout le monde et où il fallait donc limiter les naissances, et que si plus tard, elle désirait élever seule cet enfant, c'était également son droit. »

(...)

« À l’assertion populaire par laquelle les garçons élevés par des mères célibataires deviennent homosexuels, j’apporte donc, mademoiselle, un démenti flagrant : j’ai toujours aimé les femmes, profondément, des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Je ne suis pas plus bisexuel : je n’ai absolument aucune attirance pour les pénis en érection. »

Un obus s’écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

Il était donc un divin enfant, de cette espèce en voie de multiplication des fils surprotégés par leur mère.

« Notez cependant, mademoiselle, que de côtoyer le Christ dans la confrérie des fils uniques ne m’a jamais dérangé. Il faut bien des relations dans la vie et quoi qu’on en dise, qu’il soit mort ou pas, Dieu conserve le bras long. »

(...)

« J’ai eu peur de la mort, mademoiselle, avoua-t-il, terriblement peur. J’avais dix-sept ans. Il me fallait des heures pour m’endormir. Je bougeais sans arrêt. Des petites balles tournaient et retournaient dans ma tête. Aucun médecin n’avait pu diagnostiquer ce que j’avais. Mais moi, au fond, je le savais bien : j’avais peur de mourir. Et, du jour au lendemain, plus rien. Depuis, j’ai pourtant essayé, vous pensez bien, de toutes mes forces ; mais rien, la mort m’indiffère. Je ne suis pas inquiet pour autant, ça reviendra. De toute façon, tout revient dans la vie. »

Il ajouta que c’était le sujet d’une chanson de Claude François.

« Vous savez : ça s'en va et ça revient », fredonna-t-il. Elle répondit qu'elle connaissait effectivement cette chanson.

Un obus s'écrasa à quelques kilomètres du camp.

(...)

Noël Sixte était assis en tailleur, les pieds nus, le dos appuyé contre un coffre fait d'un bois de chêne introuvable dans la région. Les arêtes avaient été renforcées par un ornement de cuivre tandis que sur la face avant une applique, également en cuivre, représentait un visage de clown en train de tirer la langue. Face à lui, légèrement sur la gauche, se tenait une femme d'environ trente-cinq ans. Le cheveu en bataille, d'une propreté qui ne la satisfaisait pas, la tête tirillée de coups sourds, elle ressentait encore dans chacun de ses muscles le poids de ses vingt et une heures de voyage. Elle tentait néanmoins de ne rien laisser paraître, même si les stigmates de fatigue recouvrant son visage la trahissaient largement. Elle tenait un stylo dans la main gauche, un carnet dans la main droite et avait posé un magnétophone de poche quelques centimètres devant elle.

(...)

Un coup d'œil avait suffi à Géraldine Allais pour mesurer la notabilité de son interlocuteur. La hutte sombre dans laquelle elle se trouvait paraissait en effet beaucoup plus soignée que les édifices branlants qu'elle avait aperçus en traversant le camp depuis la rivière. La structure était ainsi constituée de poutres de bois parfaitement lisses au diamètre rassurant. Des lattes de bambou espacées de cinq centimètres les reliaient les unes aux

autres tandis qu'un toit de torchis recouvrait l'ensemble. Contrairement à ce qui avait cours pour ce genre de construction, les interstices entre les lattes n'avaient pas été comblés par de la boue séchée ou de la terre glaise. Un air tiède circulait donc en permanence dans l'unique pièce des lieux, la protégeant tant bien que mal de l'étouffante chaleur extérieure. La hutte avait été bâtie sur une plate-forme solide, toujours en bambou, maintenue à environ deux mètres au-dessus du sol par deux *ficus elastica* à double tronc. Un escalier droit permettait d'y accéder par le côté. D'une taille dépassant les dix mètres, dotés d'un réseau dense d'épaisses racines extérieures, ces arbres apportaient en journée une ombre salutaire. Géraldine ne tarderait cependant pas à découvrir leur principal inconvénient : leur pollinisation était assurée par une espèce unique de guêpes, sinon agressives tout du moins curieuses (en français, on dirait qu'elles étaient curieuses comme de vieilles chouettes). Par les deux fenêtres sommaires, sans volets ni vitres, qui s'ouvraient dans le mur est, on apercevait les toits environnants. La plupart étaient formés de plaques de tôle ondulée accolées les unes aux autres. Aux heures les plus chaudes, le soleil s'y réfléchissait largement, drapant le camp d'une myriade d'éclats lumineux. Une lampe pendait de la poutre centrale par l'intermédiaire d'un fil par endroits dénudé. Elle n'était jamais allumée durant la journée. Comme le soleil déclinant se trouvait maintenant derrière la hutte, la luminosité s'était tarie.

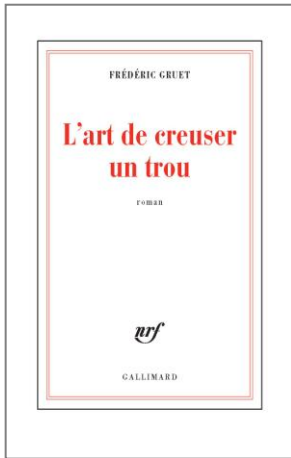
(...)

L'ameublement restait sommaire : une armoire, deux coffres, un robinet d'eau (de l'extérieur, on voyait d'ail-

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 10 janvier 2011
Dépôt légal : janvier 2011
Numéro d'imprimeur : 102585*

ISBN 978-2-07-013196-9/Imprimé en France

179409



L'art de creuser un trou Frédéric Gruet

Cette édition électronique du livre
L'art de creuser un trou de *Frédéric Gruet*
a été réalisée le 21 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131969).

Code Sodis : N46601 - ISBN : 9782072424656.

Numéro d'édition : 179409.